

## Chapitre 5

### *Tensions montantes.*

**I**l y a effectivement du beau monde. Le maître d'hôtel me conduit rapidement au bureau de Charles-Louis et m'annonce.

- Monsieur le Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe, Géomètre de Première Classe du Cadastre Impérial. »

Un tel cérémonial est tout à fait contraire à mes idées. Il relève d'une répétition du domestique certainement mise en scène avec minutie par les deux cousins de Linières. Dans le bureau se trouve avec eux un Monsieur avec lequel ils ont un air de famille. Sans doute leur père et oncle mais j'attends les présentations en retour. Le ton solennel du maître d'hôtel n'impressionne pas et personne ne se lève de son fauteuil.

Personne ne me fait signe de m'asseoir mais il reste un fauteuil club libre dans l'arc des trois sièges qui font face au bureau. Je m'y installe confortablement. Le maître d'hôtel se retire et nous envoie le serveur avec une carafe et des gobelets à liqueur en argent. Nous allons à nouveau sacrifier au rite du rhum vieux. Ce n'est pas que je répugne à en boire, mais même dans les pays de mon cher Armagnac j'ai soin de ne boire d'alcool qu'avec une grande modération. Chacun effleure des lèvres sa timbale. Je commence à me demander en quoi ma présence ici était si urgentement indispensable.

- Monsieur le géomètre, commence l'homme âgé, votre arrivée intrigue plus d'un chef de grande famille de notre île.

- Monsieur ?

- Je vous prie de m'excuser, je ne me suis pas présenté. Je suis Albert de Linières, le chef de la famille maîtresse des plantations de Linières. Je veille aussi à la protection des officiers ministériels de la famille.

- Soit. Si je comprends bien, les notaires ou les huissiers de justice qui appartiennent à votre famille s'en remettent à vos instructions.

- N'exagérons rien. Disons qu'il arrive qu'ils me demandent conseil.

- Soit. Mais en quoi cela me concerne-t-il ?

- Je vais être clair. Le système du Cadastre est en cours d'implantation dans les Colonies et votre arrivée montre que l'île de la Guadeloupe est à son tour atteinte par cette mesure.

- On pourrait croire que vous considérez la mise en place du Cadastre comme un fléau envoyé par Paris.

- Le moins qu'on puisse dire est que nous sommes tous inquiets d'une mesure qui accompagne le Cadastre. Monsieur de Berdeilhe, pourriez-vous nous éclairer sur ce qu'est l'allivrement ?

- Je puis vous citer en préambule le paragraphe 16 du Titre 1 des Principes du cadastre tel qu'il figure dans le document de 1811 qui est notre référence :

*16. On entend donc par allivrement, la somme à laquelle le revenu net imposable est fixé par le cadastre. Ainsi, chaque propriétaire, chaque commune, chaque arrondissement, chaque département, aura, à la fin de l'opération, son allivrement, et l'Empire français aura son allivrement général.*

*Tous ces allivremens seront dès lors la base fixe et immuable de la cotisation, jusqu'à ce qu'une révision générale des expertises devienne nécessaire, à raison des changements notables que le temps aurait amenés dans les divers produits de la terre.*

- En somme, vous nous annoncez de nouveaux impôts !

- Premièrement, la mesure date de plus de cinquante ans, deuxièmement on sait bien que le Trésor Impérial est en lien direct avec les finances publiques et donc avec les impôts, taxes et octroi.

- Certes, mais jusqu'à présent nous n'avons pas eu à souffrir d'impositions trop sévères. Il faut bien reconnaître que les Géomètres en Chef Ingénieurs - vérificateurs étaient plus que compréhensifs. Nous ne souhaiterions pas que l'arrivée de fonctionnaires qui ne connaissent pas les particularités de notre monde sème le trouble dans les rapports entre les propriétaires et les représentants du gouvernement impérial.

- Un géomètre de première classe n'est pas un décisionnaire fiscal. C'est un technicien de l'arpentage mais aussi du droit fiscal. Compte tenu de notre instruction à l'éventail élargi, nous sommes aussi en mesure de détendre les situations de conflits et d'apporter des avis et conseils aux parties qui ont des différends à propos des limites de leurs biens respectifs. Mais il ne s'agit là que du volet de notre savoir qui a trait aux limites entre les propriétés. Il ne faut point perdre de vue que notre souci est de déterminer avec justesse quelle parcelle appartient à qui pour que les services du Trésor adressent les avis d'imposition calculés équitablement aux destinataires idoines.

- C'est là que le bât risque de blesser...

- Cela ne me concerne en rien, en fait. Mon travail consiste à établir les plans qui permettront au Trésor Impérial de recouvrir les allivements. Il comprend un aspect technique de topographie et d'arpentage, et un autre d'entremise entre les gens qui ont des différends. En cela nous travaillons avec les géomètres de cabinets privés qui connaissent les terrains où ils ont travaillé. En cas de conflit insoluble, c'est le tribunal compétent qui est amené à trancher.

- Les choses peuvent parfois se passer de façon moins civile. Vous savez, lorsqu'on opère en forêt, dans des clairières éloignées des routes et chemins, il peut se produire bien des événements ; surtout lorsque les témoins manquent.

- J'en suis persuadé, Monsieur. Mais rien ne m'empêchera de tenter de remplir mon devoir et ce en utilisant tous les moyens dont je dispose. Maintenant, comme je ne suis pas en mesure de vous éclairer sur la nature exacte des missions qui me seront confiées par mon chef de service, je vais me retirer pour terminer de préparer mes bagages en vue de mon départ vers Basse-Terre. Si vous n'y voyez pas d'objection, évidemment.

- Mais je vous en prie, jeune homme. »

Aucun des deux cousins n'a émis le moindre mot durant cet entretien. Il me semble bien que je me suis trouvé devant l'un des « écueils » dont on m'a signalé l'existence au Ministère avant mon départ pour ici.

On m'a mis en garde contre les tentatives de compromission dont je pourrais être l'objet de la part des propriétaires terriens, qu'ils soient à la tête de domaines agricoles ou d'implantations manufacturières. Car les chantiers navals privés et les usines à sucre ont parfois été construits en débord sur le domaine public. Je sais bien que tous les moyens seront bons pour empêcher les représentants de l'Empereur de mettre de l'ordre dans la propriété foncière.

Je me sens un peu seul parce que je ne suis pas sûr de pouvoir m'appuyer sur quiconque ici. Je suis plus que méfiant de ces « cousins » qui se font d'abord si accueillants pour me mettre en présence de leur chef de famille, lequel ne se prive pas de me menacer à mots à peine couverts.

Pourtant le dîner est fort agréable. Le « Patriarche » est un convive fort plaisant à l'esprit vif, à l'humour fin et inattendu. On n'aborde aucun sujet qui fâche. Mesdames de Linières sont présentes toutes les trois. Les deux plus jeunes, Arielle et Anne – dont je ne sais laquelle est l'épouse de Charles-Louis et laquelle celle de Théophile – et la plus mûre, épouse d'Albert, sont arrivées en fin d'après-midi de la colline de Vernou. Elles y ont passé, m'a-t-on dit, quelques jours au frais loin de la ville.

Je suis fort surpris que l'on ne m'ait présenté à aucune. Or, après le dessert, nous sommes tous passés au salon. Les dames sont restées avec nous au salon commun au lieu de se retirer dans leur salon à elles ou de nous laisser aller au fumoir.

La doyenne, Mme Albert de Linières, s'approche de moi. « Cher ami, mon époux manque à tous ses devoirs. Il ne m'a pas présenté ce jeune cousin qui nous arrive de la mère partie. On me dit que vous êtes seul au monde...

- Si vous voulez dire que je suis orphelin, Madame, vous êtes dans le vrai. Mais mon oncle et ma tante qui n'ont pas eu d'enfants m'ont élevé et adopté. Ils sont donc ma famille de cœur sans pour autant avoir tenté d'occultier la mémoire de mes parents. Je dois à mon oncle les quelques connaissances qui sont les miennes hormis ce que m'ont enseigné mes maîtres d'école et mes professeurs.

- Auriez-vous des connaissances occultes ?

- Je ne crois pas. Simplement une culture extra universitaire. Je n'appartiens à aucune Loge, secte ou groupuscule, si c'est ce que vous voulez savoir. »

La douairière a un sourire malicieux qui lui fait un visage charmant et mutin malgré le fait qu'elle n'est plus une enfant. Alors je complète ma réponse.

- Je ne dissimule pas davantage de charmante relation privée avec quelque fiancée ou maîtresse.

- Le coquin ! Mais vous avez bien des passe-temps, en dehors de votre travail...

- Le temps est bien trop précieux pour qu'on le laisse passer, Madame.

- Allons, vous allez bien au bal ou au spectacle lorsque vous êtes en ville. Nous avons ici à Pointe à Pître un joli petit théâtre où se produisent quelques troupes et quelques chanteurs. Nous avons aussi des poètes qui viennent lire leurs œuvres et des lecteurs qui nous font entendre les livres qui nous arrivent de France ou les romans des auteurs coloniaux.

Nous avons eu la joie d'entendre une lecture du merveilleux livre de Bernardin de Saint Pierre... »

Et j'ai droit au panégyrique de cet auteur qui a visité la Martinique il y a cent dix ans et écrit un roman mièvre qui plaît tant aux dames... On oublie ses positions littéraires et politiques. Je suis sur le point de suggérer une lecture du roman de Mme Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, c'est-à-dire « La Case de l'Oncle Tom ». Cet ouvrage paru il y a quelques sept ans a galvanisé les abolitionnistes de l'esclavage en Amérique du Nord. Il sème encore le trouble aux États-Unis et, selon ce que l'on m'a dit au Ministère, il serait encore un argument puissant aux mains des abolitionnistes. J'imagine que si je l'évoquais ce soir, je serais bon pour prendre une chambre au Cercle de la Marine. Quand Mme Antoinette de Linières interrompt sa logorrhée, elle reprend souffle et revient à moi.

- Revenons à vous, vous avez bien des centres d'intérêt autre que votre métier... Jouez-vous de la musique ?

- J'ai appris un peu de piano, mais surtout, je dessine et je peins.

- Pourriez-vous faire des portraits ? »

À ma réponse selon laquelle je préfère les paysages et les ambiances de villes et villages, je sens un double sentiment de légère déception et de curiosité certaine chez la dame.

En fin de soirée, elle me sait célibataire sans engagement, un peu touche-à-tout et un peu sur la réserve vis-à-vis de l'inconnu. Je ne suis pas convaincu qu'elle me reçoive une fois que je serai installé à Basse-Terre. D'après ce que je comprends, son époux et elle vont rester ici quelques jours encore tandis que moi je dois prendre demain une voiture.

Le soleil s'est brutalement couché, en quelques minutes. C'est toujours le cas sous les Tropiques comme me l'a expliqué Théophile lorsque nous approchions de l'île l'autre jour. Nous sommes sur le point de nous retirer dans nos appartements respectifs quand le portier entre dans le salon pour me porter une carte. La voiture passera me prendre devant la maison à sept heures demain matin. Il s'agit d'une calèche à deux chevaux aux roues cerclées de fer. On me demande de faire en sorte que mes impedimenta soient prêts à l'heure.

Pas d'inquiétude à avoir. Cela fait trop de temps que je suis nomade. J'ai besoin de me caler les pieds sur terre pour reprendre une vie plus organisée. Vivement Basse-Terre ! Je transmets la teneur du billet à Charles-Louis.

- Nous prendrons les dispositions adéquates. Nous déjeunerons tous les trois, avec Théophile. Toujours pas de tisane dans votre chambre ?

- Toujours pas, je vous remercie. »

\*

\*   \*

Hier, soir j'ai accepté qu'on me porte une tisane du soir. Sans malice. Je venais de me coucher quand on a frappé à la porte.

- Entrez.

- Je suis votre tisanière, Monsieur. »

La fille portait un plateau de bois laqué avec un mazagran de porcelaine de Limoges, une théière en argent, et un sucrier en vermeil contenant du sucre roux. Elle posa l'ensemble sur le bureau de mahogani, une sorte d'acajou local. Je m'attendais à ce qu'elle quittât la chambre mais elle restait là, apparemment indécise.

- Vous attendez quelque chose ? » Je ne savais pas s'il est de coutume dans l'île, pour les hôtes, de donner un pourboire aux domestiques. Elle attendait peut-être que je la congédiasse.

- Voulez-vous que je me déshabille ou voulez-vous le faire vous-même ? »

Je n'ai rien laissé voir de mes sentiments en tempête. La fille était charmante dans sa robe de coton multicolore qui laissait voir un jupon de fine toile blanche soigneusement bordé de dentelle. L'ensemble sentait le propre et le savon fin. La peau de la « tisanière » était fine et lisse dans sa couleur de chocolat au lait. Un trait de khôl faisait briller ses cils relevés et un soupçon de rouge dessinait ses lèvres charnues. « On » m'envoyait une tentative de corruption. Mais d'une part je ne suis pas adepte des « amours » ancillaires qui témoignent de l'abus de pouvoir, d'autre part je ne suis pas du genre à jeter ma gourme avec des filles ou des femmes dont ce n'est pas le métier. Quant à celles dont c'est le métier, je n'ai pas été élevé par un médecin colonial pour rien, je ne suis pas très enclin à les convoiter. Je tiens trop à ma santé physique. En ce qui concerne ma santé morale, elle s'accommoderait mal des amours tarifées. J'ai donc décidé de gentiment renvoyer cette accorte servante à ses aîtres.

- Comment vous nommez-vous ?

- Marguerite, Monsieur.

- Eh bien Marguerite, je te remercie de tes services et maintenant tu peux disposer. »

J'ai décidé de la tutoyer parce que j'ai noté que c'est ainsi que cela se pratique dans cette famille. Et j'ai vu son visage se détendre. Était-ce dû au fait que je n'abusais pas sur elle de ma position ou au fait de la tutoyer ?

- Vous ne me trouvez pas assez belle ? » Aucune inquiétude dans sa question comme en témoignait son sourire.

- Tu es très belle, mais nous ne sommes pas mariés.

- Alors, pourquoi ne me voulez-vous pas, si je suis très belle ?

- Parce que nous ne sommes pas mariés. »

- Manifestement, quand au moment de franchir la porte elle m'a jeté un dernier coup d'œil, son visage exprimait une réelle perplexité.

Intrigué par cet intermède inattendu, j'ai questionné mes cousins sur sa signification.

- C'est sans doute le régisseur qui a pris une initiative » m'explique Charles-Louis. Je lui en dirai deux mots.

- Mais il me semble que ce titre de « tisanière » fait partie du vocabulaire usuel. Donc que la pratique est elle-même usuelle.

- Avez-vous été choqué ?

- Pour tout dire sincèrement, j'ai surtout été surpris. J'en ai conclu que tous les usages anciens n'ont pas été abolis en 1848.

-Paris ne règne pas sur tout. Mais vous savez, je suis assez familier des usages français pour savoir parfaitement qu'il est d'usage que les bourgeois entretiennent des liaisons avec des « danseuses » ou qu'ils aient leurs habitudes en telle ou telle maison de tolérance. Et que leurs fils sautent les bonnes ; alors je ne suis pas décidé à recevoir des leçons de morale importées de France. »

Dont acte. Les tisanières semblent être un usage local bien ancré. Auquel je ne souscris pas quelque charmant qu'il puisse paraître.

\*  
\*   \*

Mes impedimenta sont rassemblés au bas de l'escalier qui conduit à la véranda. Le déjeuner du matin a été fort agréable. Nous n'avons abordé aucun sujet qui fâche. La voiture de la Direction des travaux est arrivée juste à l'heure. Quelques minutes auparavant, Marguerite m'avait porté un panier tressé en feuille de palmes de cocotier qui contenait un viatique. « Monsieur Moutou a mis un papier » a-t-elle murmuré.

Moutou, c'est le régisseur. Je suis intrigué de ce que je lis discrètement. Il me signale qu'il est fort possible que l'on tente de profiter de troubles dans la région de Petit Bourg où des « marrons » revendiquent contre l'immigration indienne pour me faire assassiner en mettant cet acte sur les manifestants. Je me dis in petto que j'ai bien fait de charger mon LeMat à balles et à chevrotines. Accroché à ma ceinture dans son volumineux étui de cuir, mon revolver pistolet ressemble effectivement à un petit jambon emballé.

Le cocher de cette voiture officielle est un blanc, à ma grande surprise. L'homme porte une sorte d'uniforme un peu militaire d'aspect. Il porte un chapeau melon léger mais sa veste à gros boutons de cuivre est en serge de coton bleu marine. Il porte un pantalon gris et des bottes de toile verte à semelles de cuir. Je suis un peu surpris de cette tenue qui me semble bien chaude pour le pays. Il arrête sa voiture devant la porte d'entrée mais de l'autre côté de la rue. Il serre la mécanique<sup>1</sup> et les deux chevaux dociles cessent de tirer l'attelage.

L'homme saute à terre et se présente à moi.

-Inspecteur Brunet, de la brigade de sûreté de la police de Guadeloupe. Ma zone de compétence s'étend à tout le territoire. Je suis chargé par le préfet de police de vous conduire à Basse-Terre. Nous trouverons une escorte de militaires au-delà de la Rivière Salée. Jusque là, nous serons accompagnés par un peloton de chasseurs coloniaux de la garnison de Pointe à Pître qui ont leur campement au lieu-dit de la Jaille, un peu avant la Rivière Salée. Nous allons charger votre bagage près de mon sac. »

Je n'ai pas eu le temps de répondre un seul mot que le robuste policier s'empare de mon sac de voyage et le range à côté du sien. Il faut encore loger ma malle cabine et la caisse de matériel de mesures. Deux jardiniers de la maison de Linières s'en chargent en jetant un regard torve vers mon ceinturon et le gros étui de mon arme visible.

Le policier s'aperçoit alors du fait que je suis armé.

-Ah ouiche ! vous au moins vous ne donnez pas dans le revolver de dames. Votre arme est nettement plus volumineuse que mon 11 mm Lefauchaux. Remarquez que je préfère faire confiance à mon calibre douze à canon court. Je l'ai chargé à chevrotines, ça calme.

-Mais y a-t-il réellement un danger à voyager dans cette île ?

-Nous avons des renseignements inquiétants sur des probables soulèvements de population. Le prétexte est la politique d'immigration, la réalité est que l'Empereur a décidé de renforcer la mise à jour de la politique d'impôts et taxes dans l'île. Votre venue étant liée à cette décision, vous êtes en danger. Une fois que vous aurez pris le commandement de votre équipe, les choses iront mieux. Mais vous aurez des directives de la part de votre chef de

---

<sup>1</sup> Le frein à manivelle.

service. Ma mission est de vous escorter jusqu'au palais gouvernemental. Il y en a pour une bonne journée de route si la gabarre fonctionne normalement, si l'état de la route permet de mettre l'attelage au trot et si nous ne rencontrons pas d'obstacle imprévu. De toute façon, il y a plusieurs gîtes d'étapes possibles en environnement sûr sur notre itinéraire. Nous pouvons peut-être arriver ce soir, mais je tablerais plutôt pour demain dans la matinée. »

Il est convenu que je monte sur la banquette arrière. Je serai moins exposé à la poussière de certains tronçons et les ressorts de l'essieu arrière sont meilleurs que ceux de l'avant-train. En montant dans la voiture, je note la présence d'un fusil d'apparence compacte à portée de la main de l'inspecteur.



*Il arrête sa voiture devant la porte d'entrée mais de l'autre côté de la rue.*

Je redescends de la voiture pour prendre congé de mes hôtes. Il ne faut plus tarder et c'est avec une certaine satisfaction – que je dissimule – que j'entreprends la dernière étape de mon grand voyage vers mon premier poste de fonctionnaire du Cadastre. Malgré l'heure matinale, les rues de la ville sont encombrées de nombreux passants et de quelques voitures à chevaux. Plus nombreuses sont les charrettes ou les camions à quatre roues tirés par des mules ou des bovins à bosse aux cornes larges. Les cochers de ces véhicules restent patients pour procéder aux manœuvres inévitables auxquelles les forcent les nombreux encombrements de voirie. Il nous faut presque vingt minutes pour nous extraire de cette presse et atteindre une route assez large qui s'est incurvée vers l'est après avoir commencé à faire cap au nord.

- Nous allons nous arrêter à la sortie de la ville dans un nouveau quartier où demeure le représentant, pour la Grande Terre, de la Direction des Travaux. Il nous accompagnera jusqu'à la gabarre pour justifier du franchissement de cette voiture officielle. Il reviendra avec



la voiture du colonel qui commande la garnison. Aujourd'hui c'est la relève de la compagnie d'infanterie qui campe à la Jaille et le Colonel Dugommier assiste à toutes les relèves. »

La route est remarquablement lisse sur presque un kilomètre et les deux chevaux ont pris le petit trot comme avec plaisir de se dégourdir les jambes. Malheureusement nous voici à une zone d'ornières creusées dans une chaussée qui n'est plus empierrée. Nous tournons à droite dans un chemin herbu au centre mais qui compote deux chemin de roulement en dur, apparemment des dalles de bois épais, qui évitent le creusement d'ornières au moment de la saison des pluies. Le cocher fait prendre un large virage à la voiture et s'arrête devant une grande maison luxueuse. « On l'appelle la Maison Neuve » m'explique Brunet.



*La « Maison Neuve » à Pointe à Pître*

Le Directeur des Travaux pour la Grande Terre est loin d'être amène envers ses domestiques. Je l'entends glapir comme un blaireau pour houspiller son valet de pied.

-Vous voilà ! » nous dit-il d'une voix aigre « J'ai failli attendre. »

Je n'ai pas l'intention de me laisser marcher sur les pieds par ce personnage falot qui ne prend de la couleur que sous l'effet du rhum. Et manifestement, ce matin, s'il nous a attendus, il n'a pas perdu de temps pour vérifier la qualité de l'eau de vie de sucre locale. Pour tout dire, il refoule comme un alambic comme on le dit lestement dans l'armée.

-Même de bonne heure, les rues sont encombrées, Monsieur le Directeur.

-Je sais, mais il nous faut être au plus tôt à la gabarre si nous voulons faire donner droit à notre coupe-file. Il y a en principe deux gabarres tirées par le même toueur à vapeur. Mais souvent, il y a des avaries sur les bateaux et on doit se frayer un chemin à coups de coudes. Allez, en route, Inspecteur. »

Brunet claque de la langue et l'attelage se met en route sans qu'il ait besoin même de secouer les rênes. Ce sont des chevaux d'assez petite taille mais manifestement robustes, dociles et courageux à l'effort. Nous roulons vers l'ouest dans un cliquetis de cuirs et de gourmettes et le claquement des sabots sur la terre durcie mais élastique. Le Directeur est monté à côté de moi sur la banquette et somnole, en lâchant parfois un rot mal étouffé qui diffuse une odeur d'alcool oxydé. Heureusement que nous ne sommes pas en mer en début de voyage. Je ne garantirais pas la stabilité de mon estomac. Au bout d'une grosse demi-heure, Brunet fait ralentir la voiture. Nous arrivons au poste de péage de la gabarre et il va falloir traverser.

Le directeur donne les justificatifs à Brunet qui arrête la voiture devant une case en bois au toit en chaume de cocotier. Un clerc se tient assis devant un petit bureau de bois blanc sur lequel repose une caisse métallique à forte serrure. L'homme tient un registre très administratif à couverture de carton épais.

Brunet a « serré la mécanique » et fait apparemment confiance à la sagesse de ses deux animaux. Je parle des chevaux, bien sûr pas des passagers que nous sommes. D'ailleurs, le Directeur s'extirpe de la banquette et de sa torpeur à la fois. En descendant il manque l'échelon du bas du marchepied et il s'en faut de peu qu'il ne s'étale sur l'aire de parcage couverte de poudre de corail mort tassé au rouleau. En regardant autour de moi, j'aperçois venant vers nous un officier d'infanterie qui porte sabre et képi mou sans couvrir nuque. Les galons dorés qui ornent ses manches et ceux qui font briller sa coiffure me permettent de reconnaître en lui le Colonel Dugommier.

-Alors Monsieur le Directeur, vous voilà arrangé dès le matin, à ce que je vois. » L'autre ne dit rien, parti qu'il est à la recherche de son équilibre en fuite, recherche qui absorbe toute sa réflexion. Il tente bien de prononcer quelques mots, mais cela aboutit à des borborygmes distillés dans des remugles de gnole. Le colonel se tourne vers moi :

-Je vous vois bien armé, Monsieur le géomètre. Savez-vous bien servir de ce genre d'instruments ?

-Mes respects, Mon Colonel. Je suis Saint Cyrien de la Promotion de Crimée, 1854 à 1856. Je suis aussi Lieutenant de Réserve d'Infanterie. Rassurez-vous, qu'il s'agisse d'armes longues ou courtes, je sais les utiliser.

-À la bonne heure, Monsieur ! Que je suis heureux de voir un peu de rigueur militaire entrer au Cadastre de Guadeloupe ! Je vous conseille d'éviter le piège des boissons locales et des femmes faciles. Voyez à quoi cela a réduit de pauvre bougre. »

Le « pauvre bougre » en question reprend son souffle après une forte nausée qui lui a fait évacuer les excédents du matin...

Brunet revient de ses négociations. Comme on pouvait s'y attendre, il n'y a qu'une gabarre sur les deux qui fonctionne.

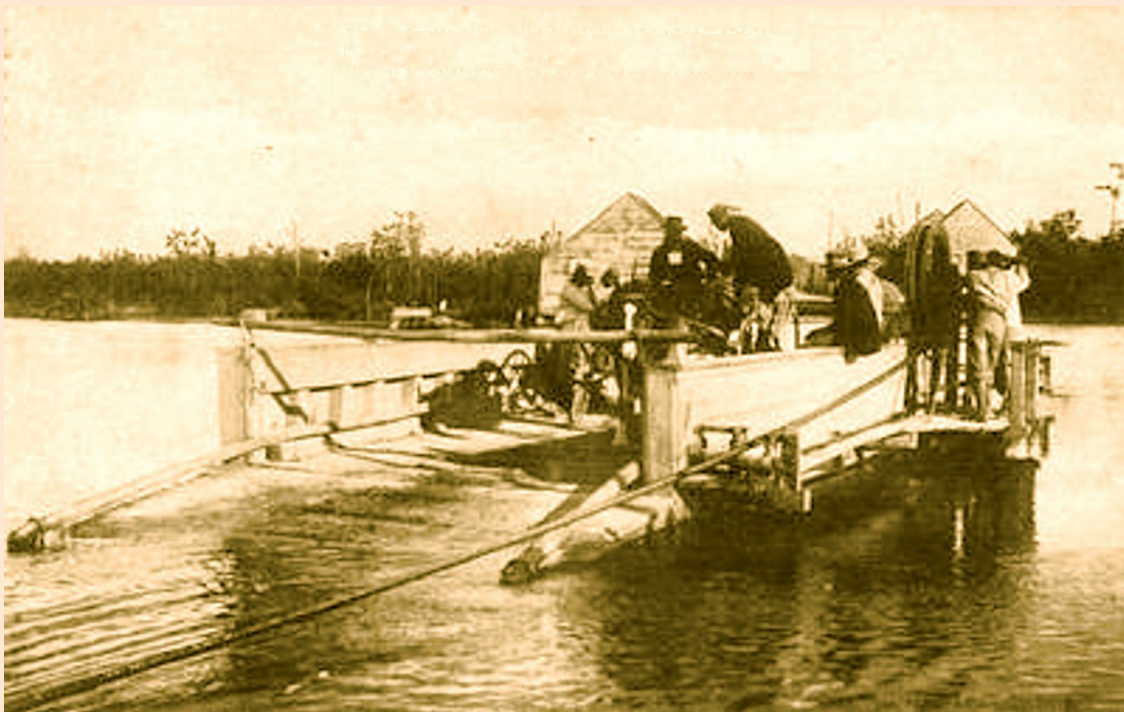
-Allez, on y va. Nous sommes du prochain voyage. Ah, bonjour, Mon Colonel. J'ai entr'aperçu des soldats de l'autre côté, sont-ils à vous ?

-Il y a une escouade qui assure la liaison, mais la compagnie qui est déployée appartient au commandement de la Basse-Terre. D'après ce que je sais, vous serez escortés par un peloton monté jusqu'à Basse-Terre. Les agitations se sont calmées vers Petit Bourg, mais cela pourrait bien repartir ailleurs.

Le Colonel nous souhaite bon voyage. La gabarre approche de notre rive. Elle est presque vide. Quelques personnes et un petit charreton débarquent rapidement. Les chevaux entrent dans l'eau sans appréhension et escaladent la rampe de bois qui conduit au pont de l'embarcation. Nous avons débarqué et laissé l'équipage de la gabarre faire monter les chevaux et placer la voiture. Brunet et moi embarquons à notre tour en empruntant une passerelle qui nous évite de nous mouiller. De l'autre côté du bras de mer, les deux maisons de bois qui font le pendant de celle d'ici nous attendent, se découpant devant les arbres de la mangrove. L'eau sent l'iode et le marécage. Elle clapote de temps en temps, percée par des perches ou des brochets de mer. Il n'y a pas de sauriens ni de serpents, d'après ce que m'ont



expliqué mes cousins de Linières. Le passeur fait un geste à l'intention de l'autre rive. On entend le sifflet de la machine à vapeur et le fort orin de chanvre se tend sous la traction. Nous commençons la traversée.



*La gabarre approche de notre rive. Elle est presque vide.*

De l'autre côté, un maréchal des logis nous attend pour organiser le convoi. En fait une autre voiture est arrivée pendant que nous traversons. Nous voyagerons donc à deux voitures escortées par les militaires. Je ne pensais pas arriver à la Guadeloupe dans une ambiance aussi tendue.

La route vers Basse-Terre est assez large avec un revêtement de terre battue rouge qui semble assez dur sous la roue. Les militaires ont mis leurs chevaux au petit trot, donnant une allure assez alerte au convoi. Les ressorts de la voiture grincent mais absorbent les chocs de la route. L'air de la course se combine à l'Alizé pour rafraîchir les visages. Cela fait une heure que nous roulons quand la route s'incurve en un virage à gauche de grand rayon. Sans raison apparente, le maréchal des logis fait ralentir l'allure. Les animaux se mettent au pas et soufflent. Au sortir du virage nous entrons dans une grande ligne droite bordée des deux côtés par des arbres curieux. Ce sont des palmiers de grande hauteur au tronc nu. Les feuilles sortent d'un tronçon vert du haut du tronc blanc presque lisse.

-Ce sont des palmistes m'explique Brunet. Le cœur de cette grosse tige verte en haut du tronc est un véritable régal. Mais lorsqu'on veut en manger, on doit abattre l'arbre aussi la consommation du choux palmiste ne se fait-elle que sur autorisation spéciale. »

Ce qu'il dit m'intéresse mais moins toutefois que ce que je vois. Les soldats sont derrière nous pour éviter de nous empoussiérer du pas de leurs chevaux. Je vois donc fort bien ce qui se passe devant sur la route. Marchant dans le même sens que nous et sur le côté droit de la chaussée ferme en terre rouge, un homme marche d'un pas tranquille portant à la main gauche un sac de toile claire. Je trouve que cette allée bordée d'arbres de haute fûtée au pied desquels poussent des buissons touffus serait bien propice à une embuscade. Brunet me

semble plus préoccupé de mener son équipage que de surveiller les abords de notre route. Il fait confiance aux militaires mais ceux-ci sont bien loin à mon goût et surtout nous sommes entre eux et leurs cibles éventuelles si elles se dévoilent soudain. D'autant que nous restons au pas pour croiser une charrette de canne à sucre dont le charretier nous regarde d'un air méfiant.



*Un terrain à embuscades...*

Je ne sais pas trop pourquoi, mais comme nous approchons de Petit-Bourg je sens monter en moi la méfiance. Je dégrafe la sangle qui maintient fermé le rabat de mon étui à revolver de ceinture. De là où je suis assis, je vois la main de Brunet se poser sur la poignée Monte Carlo de son fusil et armer les deux chiens. Remontés à fond en arrière, ils laissent voir les broches de métal qui sortent du tonnerre des canons.

Le maréchal des logis a fait avancer son peloton de cavaliers et j'entends les chiens des carabines cliqueter en s'accrochant aux crans de l'armé. Et je comprends ce qu'il se passe : dans cette zone boisée on n'entend comme seul bruit celui de l'Alizé dans les palmes. Pas un oiseau ne chante. Les pieds des chevaux clapotent sur la terre dure et les cerclages de roues crissent sur la chaussée. Aucun autre bruit.

Je retrouve mes réflexes de militaire. Mes yeux parcourent instinctivement les sous bois et les fourrés à la recherche du moindre mouvement anormal. Un craquement de branche se fait entendre sur notre droite. L'homme qui marchait devant nous s'esquive rapidement vers la gauche et disparaît dans le sous-bois.